



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Le Navigateur ou le Portugal à la conquête du monde

L'histoire l'a baptisé « Le Navigateur ». Troisième fils du roi Jean Ier du Portugal et de Philippa de Lancastre, une princesse anglaise célèbre pour son puritanisme et sa laideur, dom Henrique, infant du Portugal, ne prit pourtant jamais la mer, sauf pour se rendre à deux ou trois reprises à Ceuta, sur la côte marocaine, en face du détroit de Gibraltar. Grand seigneur féodal, « Henri le Navigateur » donna cependant le coup d'envoi, plus d'un demi-siècle avant Christophe Colomb, aux « grandes découvertes » et fut le véritable initiateur de l'empire colonial portugais. Il fit de Lisbonne, l'espace d'un siècle et demi, l'une des capitales du monde...

Lorsque le prince Henri vient au monde, en 1394, le Portugal a déjà une bonne longueur d'avance sur ses concurrents européens en matière d'expansion maritime. Puissance terrienne encore occupée à panser ses plaies de la Guerre de Cent Ans, la France ne s'intéresse guère à la mer. Il faut attendre 1523 et le règne de François Ier pour qu'une première expédition soit organisée outre mer. Encore est-elle confiée à un Florentin, Amerigo Verrazano. L'Angleterre, dont les ambitions sont longtemps restées continentales, ne fait guère mieux : ce n'est que dans les années 1540, sous le règne d'Henri VIII Tudor, que le pays se dote d'une flotte digne de ce nom. L'Espagne pour sa part - ou plutôt les royaumes de



Castille et d'Aragon - est loin encore d'en avoir fini avec la Reconquête sur les Arabes qui mobilise tous ses moyens matériels et humains. Marins dans l'âme, Génois et Vénitiens n'ont, de leur côté, pas encore quitté la Méditerranée. Quant aux Pays-Bas, ils font partie intégrante du Grand Duché de Bourgogne...Le Portugal a donc un véritable boulevard devant lui.

Le royaume est certes petit : 540 kilomètres de long sur 200 kilomètres de large à peine pour 7 à 800 000 habitants. Rien à voir avec les 10 millions de sujets du Royaume de France, les 2,5 millions d'Anglais ou les 4 millions de Castillans. Mais la Reconquête s'y est achevée dès 1253, libérant les énergies et dotant le Portugal de frontières stables - les premières d'Europe. Surtout, le pays a derrière lui une longue tradition maritime qui s'explique par l'importance de sa façade atlantique. Pêcheurs avertis et hardis navigateurs, les Portugais sont présents depuis les années 1250 à Byzance, en Flandre, en Angleterre - notamment à Southampton où réside une importante communauté marchande -, mais aussi à Bruges, à Rouen et dans les grands ports de la péninsule italienne. Ils y exportent du vin, du miel, du sel et du poisson frais ou séché. L'Europe entière

s'arrache alors les Portugais. En 1308 et à nouveau en 1353, des traités commerciaux sont ainsi signés avec l'Angleterre. Ils accordent aux marchands des deux couronnes un certain nombre d'avantages, notamment l'exemption de droits de douane et la liberté, pour les marins portugais, de pêcher dans les eaux anglaises. Cette importance du commerce maritime n'est pas seulement le fruit d'une tradition. Elle est aussi, et surtout, une nécessité pour le royaume. Pauvre en blé, le pays doit en effet vendre ses surplus agricoles - et notamment le vin - pour acheter des céréales panifiables. Les souverains l'ont bien compris qui ont fait de Lisbonne - capitale du royaume depuis 1256 - une ville résolument tournée vers le commerce lointain. Sous leur impulsion, les rives du Tage se couvrent de chantiers navals et d'entrepôts. La petite cité de 25 000 habitants accueille également des communautés marchandes venues de toute l'Europe, notamment d'Angleterre et d'Italie.

Tel est le pays - laborieux, sobre et entreprenant - dans lequel Henri vient au monde en 1394. Les chroniques se plaisent à décrire la « bonne taille », la « forte corpulence » et les « cheveux plantés quelque peu droit » sur la tête du royal enfant ! Au

palais royal, l'Alcaçova - un « ensemble hétéroclite d'édifices sans grandeur » comme le définit l'historienne Dejanirah Couto dans son livre sur Lisbonne - il reçoit une solide éducation. Réputé pour sa bienveillance et son commerce agréable, son père Jean Ier est en effet un roi cultivé qui aime s'entourer de beaux esprits. Le prince sort véritablement de l'ombre en 1415, lors de la conquête de Ceuta, la première grande expédition menée par les Portugais. La légende prétend que ce serait Henri - alors âgé de 21 ans - qui aurait poussé son père à attaquer cette ville de la côte nord du Maroc. En réalité, l'opération doit beaucoup à la ferveur religieuse qui règne au palais royal de Lisbonne et que partage le roi Jean et son épouse Philippa. En conquérant Ceuta, le couple royal entend poursuivre l'esprit de croisade qui souffle sur la péninsule ibérique et contribuer à l'expansion de la « vraie Foi ». Mais l'opération répond également à des objectifs plus prosaïques : mettre la main sur l'un des principaux débouchés des caravanes d'or venues du Soudan. Et contrecarrer du même coup les ambitions des Castillans qui, depuis quelque temps déjà, s'intéressent beaucoup au Maroc. S'il n'est donc pas à l'origine de l'expédition, l'Infant Henri

y participe en revanche physiquement en conduisant la flotte. Le succès de l'opération lui vaut d'être fait gouverneur de Ceuta.

C'est alors, à la fin des années 1410, que Henri le Navigateur commence à s'intéresser aux expéditions lointaines. La légende a voulu faire de lui un homme austère, ayant en horreur la Cour de Lisbonne - un lieu de perdition à ses yeux - au point de la fuir pour s'installer dans la province de l'Algarve, tout à fait au sud du pays, et y mener une vie solitaire et ascétique entièrement dédiée à la science nautique ; un homme si peu attiré par les femmes qu'il aurait fait vœu de chasteté... Chaste, Henri le fut peut-être. Mais l'homme est tout sauf coupé du monde. A Sagres, un promontoire rocailleux battu par les vents où se trouve depuis des lustres un modeste bourg, il fait édifier une villa où il reçoit beaucoup, à commencer par des cartographes, des marins et des astronomes... Tout à la fois demeure privée et observatoire astronomique, la « Vila do Infante » allait très vite devenir l'un des grands pôles scientifiques de l'occident médiéval. Henri Le Navigateur, en outre, est riche, très riche même. Véritable plaque tournante entre l'Afrique et l'Europe, lieu d'innombrables



échanges, Ceuta, dont il est gouverneur, lui assure de très confortables revenus. Surtout, le prince obtient de son père d'être nommé par le Saint-Siège gouverneur et administrateur de l'Ordre du Christ, une congrégation richissime issue de l'Ordre des Templiers. Méthodique, ambitieux, Henri le Navigateur s'emploie à améliorer les revenus de l'ordre, notamment par l'acquisition de terres et la construction de nouvelles commanderies. Loin d'être un solitaire pétri d'esprit chevaleresque, l'Infant s'insère en fait, comme le rappelle son biographe Michel Vergé-Franceschi, dans un vaste ensemble de structures administratives, religieuses et financières. Cet argent, le prince l'investit dans toutes les activités susceptibles de rapporter : chantiers navals, pêcheries, foires, construction de moulin à eau et à vent. Mais il lui sert aussi à financer les expéditions qui allaient le rendre célèbre. Des expéditions auxquelles il ne participe pas mais qu'il organise dans les moindres détails...

Iles de Porto Santo et de Madère en 1419, Açores en 1427... Les premières expéditions financées par l'Infant sont en fait des redécouvertes, ces terres ayant été identifiées des décennies plus tôt - voire des siècles pour Madère. Puis vient le temps des

grandes expéditions. Les motivations du prince sont multiples. La religion, toujours présente. Mais aussi la quête de l'or, cet or dont l'Europe manque cruellement et qui, depuis le lointain Soudan et par Tombouctou, Fez et Tlemcen, gagne les ports maghrébins qui grouillent eux-mêmes de marchands européens. C'est précisément pour tenter de capter l'or directement à sa source et éviter ainsi les intermédiaires castillans et génois que les Portugais entreprennent de descendre toujours plus loin vers le sud de l'Afrique en longeant les côtes du continent. S'y ajoute également une dimension géostratégique. Depuis Sagres, Henri rêve en effet d'abattre la puissance musulmane en nouant une « alliance de revers » avec la chrétienté orientale que symbolise le mythique Prêtre Jean. Comme tout l'Occident, le Navigateur croit à ce souverain imaginaire - « inventé » par un moine Anglais en 1318 - censé régner sur un grand royaume chrétien situé en Ethiopie. Trouver un passage vers le sud et nouer des relations diplomatiques avec le Prêtre Jean : tel est aussi l'un des objectifs des expéditions...

Lancées sur des mers inconnues, longeant des contrées que la géographie chrétienne peupl



de monstres effrayants, les navigateurs portugais mettent des années à ouvrir la route du sud, progressant lentement le long des côtes africaines. Ce n'est qu'en 1431 que Gil Eanes parvient à doubler le Cap Bojador. Un véritable exploit tant ce lieu perpétuellement noyé dans la brume passe pour être infranchissable et gardé par des créatures terrifiantes. De son périple, le navigateur ramène des roses sauvages cueillies sur une plage et offerte à l'Infant Henri. Enthousiasmé, celui-ci lance alors ses équipages toujours plus loin : le Sénégal et le Cap Vert sont atteints entre 1441 et 1445, la Gambie en 1446, la Guinée en 1450, la Sierra Leone en 1460, l'année de la mort de Henri le Navigateur. Il faut imaginer la stupeur des marins à la vue de ces côtes désertiques parsemées de palmeraies et de forêts à la densité croissante au fur et à mesure que les navires descendent vers le sud mais que ne peuplent aucun monstre. Un obstacle psychologique est en train de sauter qui pousse les explorateurs à s'aventurer toujours plus loin. Le rêve de l'Infant - trouver le passage vers le Sud - n'est cependant atteint qu'en 1488, soit près de 30 ans après sa mort. Cette année-là, Bartolomeu Dias dépasse en effet le Cap de Bonne-Espérance, ouvrant aux Portugais la route de

l'Asie et de leurs fabuleuses richesses. Ils seront les premiers européens à y ouvrir des comptoirs puis à s'y tailler un empire.

Au tournant du XVI^{ème} siècle, les découvertes des marins portugais ont changé la face du monde. Elles ont également transformé en profondeur la capitale du royaume, Lisbonne, dont la population approche les 100 000 habitants. Ivoire, peaux, gomme arabique, civettes, plumes, mais aussi poudre d'or, sucre - ce sucre dont le Portugal manque cruellement et que l'île de Madère produit désormais en grande quantité - esclaves, cannelle, gingembre et noix de muscade venus d'Asie s'entassent sur les quais du Tage. Devenues l'une des cités les plus riches du monde, Lisbonne s'enrichit de nouveaux édifices et de nouvelles artères, comme le monastère des Hiéronymites, le nouveau palais royal de la Ribeira, achevé en 1505, la rue Nouvelle-des-Marchands ou, plus tard, le « Bairro Alto », le quartier haut. Les comptoirs africains créés dès l'époque de Henri le Navigateur, puis les établissements d'Asie favorisent l'émergence d'une bourgeoisie commerçante prospère. Imitant la haute aristocratie, elle se fait construire dans le quartier du palais royal de somptueuses demeures, à l'image de celle édifiée par Joao

Baptista Rovellasco, négrier et marchand d'épices, le premier à planter des pieds de canne à sucre dans son jardin. Cette nouvelle élite aime le luxe et l'exotisme au point de s'arracher les perroquets que l'on peut acheter dans les rues. Il est vrai qu'avec ses lions et ses chammelles qui déambulent au palais, le roi lui-même donne le ton. Toutes les bonnes maisons ont également leurs esclaves, raflés en Guinée ou en Côte-d'Ivoire. La haute aristocratie en possède plusieurs dizaines ; les bourgeois 3 ou 4 au moins. Même de modestes commerçants peuvent en acheter un. Dans la ville, ils sont si nombreux que leur présence est souvent la première chose que remarquent les visiteurs étrangers.

Cet âge d'or - entaché de quelques atrocités, comme le massacre des Juifs en 1506 - va durer encore un bon siècle encore. L'union du Portugal et de l'Espagne, proclamée en 1580 - elle ne s'achève qu'en 1640 -, entraîne en effet le déclin de Lisbonne victime, à plusieurs reprises, de très lourdes saignées fiscales et humaines. C'est un pays affaibli, dont les richesses ont été gaspillées en dépenses somptuaires - l'édification du monastère des Hiéronymites a englouti à lui seul pas moins de 750 tonnes d'or - et qui n'a plus

les moyens de défendre son immense empire colonial qui, au XVIIème siècle, voient surgir de redoutables concurrents : les Hollandais. Libérés de la mainmise espagnole dès 1579, ceux-ci ne tardent pas à expulser les Portugais d'une partie de leur possession d'Asie. L'heure d'Amsterdam est sur le point de sonner...

Tristan GASTON-BRETON,
Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com